

ANDRÉ DELCOURT

92  
45-46

UN GRAND SEIGNEUR  
AU SIÈCLE DES LUMIÈRES

**LE DUC DE CROÏ**

MARÉCHAL DE FRANCE  
(1718-1784)



BLASON DU DUC DE CROÏ

PRÉFACE DE  
M. MAURICE SCHUMANN  
de l'Académie française

92

ANDRÉ DELCOURT

UN GRAND SEIGNEUR  
AU SIÈCLE DES LUMIÈRES

# LE DUC DE CROÏ

MARÉCHAL DE FRANCE  
(1718-1784)

263



BLASON DU DUC DE CROÏ

PRÉFACE DE  
M. MAURICE SCHUMANN  
de l'Académie française

3° Ln<sup>27</sup>

94397

UN GRAND SEIGNEUR  
AU SIECLE DES FLEURES

LE DUC DE CROY

MARÉCHAL DE FRANCE  
1718-1790

92  
DL-52-08-1884-18872  
ANDRÉ DELCOURT

UN GRAND SEIGNEUR  
AU SIÈCLE DES LUMIÈRES

**LE DUC DE CROÏ**

MARÉCHAL DE FRANCE  
(1718-1784)



BLASON DU DUC DE CROÏ

PRÉFACE DE  
M. MAURICE SCHUMANN  
de l'Académie française



DL-25-06-1984-18873

*Du même auteur :*

La Vengeance de la Commune : l'arsin et l'abattis de maison en Flandre et en Hainaut.

*(Thèse de Droit, médaille d'or, Bibliothèque d'histoire du Droit des pays Flamands, Picards et Wallons) - Lille -Raoust.*



## PRÉFACE

22 Novembre 1983

Y a-t-il une affinité secrète entre le couchant de notre siècle et les dernières lueurs d'une Europe patricienne et policée ?

Le nom du maréchal de Croÿ n'a longtemps évoqué qu'un visage seigneurial sur un tableau de bataille. On n'a guère tiré de leur injuste sommeil les quarante-et-un volumes de ses Mémoires manuscrits que conserve la bibliothèque de l'Institut de France. En les redécouvrant, Maître André Delcourt ne rend pas seulement hommage à son Hainaut natal ; il nous révèle ce qu'il faudra, désormais et grâce à lui, nommer la triple modernité d'Emmanuel de Croÿ.

En premier lieu, ce soldat-né qui, à l'âge de soixante-cinq ans, se souciait plus encore de garder son commandement que d'être élevé à la dignité de maréchal de France, aimait combattre mais n'aimait pas la guerre, dont il pressentait les effets lointains. S'il se félicite, peu de temps avant sa mort, en présence d'un diplomate anglais, du rétablissement de la paix en Europe occidentale, c'est parce que son regard se porte vers l'Europe orientale et s'inquiète des ambitions de la tzarine. On relève sur une des dernières feuilles de son journal cette phrase énigmatique et prémonitoire : « Ce serait à présent le temps de donner à mon ordinaire un état de l'Europe ».

En second lieu, ce grand seigneur — dont les façons ne furent jamais celles d'un courtisan — attachait trop de prix et consacrait trop de veillées à parfaire sa connaissance du monde pour être attentif aux intrigues de palais et aux subtilités de l'étiquette. Recyclage : ce mot affreux mais nécessaire a été forgé par et pour notre temps ; il convient à merveille au maréchal de Croÿ que passionnent également l'aérostation et la géographie du Grand Nord, les découvertes de la chimie et l'altitude du vaisseau volant de Blanchard. Presque mourant, il rassemblera son énergie pour plaider auprès de trois ministres la cause des frères Montgolfier. Cependant, pour lui comme pour nous, la science recule les bornes du mystère. C'est le crucifix à la main que, tel Chateaubriand, il descendra dans l'éternité.

Enfin cet homme de savoir et d'épée eut — à l'instar de quelques autres, comme la Rochefoucauld-Liancourt — conscience du devoir social qui s'attachait



## INTRODUCTION

“ En Haynau estoient les meilleures gens d'armes du monde ” écrivait au 14<sup>e</sup> siècle le moine valenciennois Jacques de Guyse, dans l'Histoire de sa province natale.

Territoire sis entre Brabant, Flandre et Picardie, peuplé d'une forte race, celle des Wallons — descendants de ces Nerviens qui faillirent écraser les légions de César — le Hainaut, lieu d'invasions germaniques qui déferlèrent durant des siècles, puis fief des comtes Régnier et des comtes Baudouin, passé ensuite aux tout puissants ducs de Bourgogne et par mariage aux Habsbourg, s'est trouvé, après les guerres de Louis XIV, rattaché partiellement au royaume de France, le surplus restant terre d'Empire.

Mais, malgré cette division, l'entité et les qualités de vaillance de la race que célébraient Jacques de Guyse sont restées communes de part et d'autre de la frontière politique fixée par le traité de Nimègue.

Dès avant cette coupure, d'ailleurs, le Hainaut, comme le Brabant et l'ardent pays de Liège, a fourni, tant à la France qu'au Saint Empire, des régiments wallons réputés pour leur intrépidité, et dont bon nombre furent recrutés dans leurs fiefs et commandés par des princes de Croÿ installés en Hainaut depuis le 15<sup>e</sup> siècle.

Nous en arrivons ainsi à cette grande Maison de Croÿ, dont nous nous proposons de tracer la biographie d'un illustre descendant, le duc Emmanuel de Croÿ, Maréchal de France.

Ainsi qu'il sera dit plus loin, l'aïeul et le père d'Emmanuel, princes de Croÿ-Solre, levèrent au service de la France plusieurs unités de gardes wallonnes, appelées régiments de Solre.

Un oncle d'Emmanuel, le chevalier Albert de Croÿ, colonel lui aussi d'un régiment de Solre, mourut pour la France à Malplaquet, et un autre oncle, le comte de Beaufort, fut tué à Velletri en chargeant à la tête de ses soldats wallons. Avec fierté, Emmanuel de Croÿ évoquera leur héroïsme dans ses Mémoires.

Mais n'était-il pas, lui aussi, de la même trempe, cet Emmanuel de Croÿ, enfant du Hainaut, venu au monde quatre siècles après Jacques de Guyse ?

Aux qualités des “ gens d'armes ” relatées par l'historien valenciennois, il sut, en outre, joindre une curiosité scientifique, une clairvoyance politique et une valeur morale incomparables. Et quelle fécondité ! Les “ Mémoires de ma vie ” écrits par

ce grand soldat constituent une précieuse chronique de plus de six mille sept cents pages formant un manuscrit de quarante et un volumes déposé à la bibliothèque de l'Institut de France.

En outre, sont conservées à la bibliothèque municipale de Valenciennes une " Histoire de l'Hermitage " — la résidence favorite du duc de Croÿ — en 3 volumes manuscrits, et une " Histoire de Condé " en un volume manuscrit.

S'ajoutent, en témoignage de l'inlassable activité intellectuelle du duc de Croÿ, une " Histoire Naturelle " en neuf tomes illustrés, une " Instruction des Naturalistes ", un " Traité abrégé du règne végétal ", et une innombrable série de mémoires et de correspondances destinés aux ministres et aux personnages les plus divers, dont il sera reparlé :

Comptes-rendus d'enquête sur l'affaire Damiens, relations d'opérations militaires, projets d'invasion des Pays-Bas, de débarquement en Angleterre et de campagne d'Allemagne, discussions d'économie politique avec Turgot, critiques de la gestion financière de Necker, rapport à Vergennes sur les meilleures limites de la France, conseils à Franklin pour l'extension du français en Amérique, procès-verbaux pour l'Académie des Sciences, exposés de grands travaux pour les Ponts et Chaussées, instructions aux navigateurs, et quantité d'autres écrits, les uns conservés à Dülmen — résidence actuelle du quatorzième duc de Croÿ — les autres dispersés dans des dépôts d'archives ministérielles, ou, malheureusement, égarés ou détruits.

A ces œuvres si diverses il faut ajouter trois études imprimées à Paris, l'une concernant l'accès de l'Océan Arctique : " Mémoire sur le passage par le Nord ", la seconde l'architecture des " Maisons du Nord " et la troisième, parue dans le " Journal de Paris " et écrite par le duc de Croÿ à la louange des frères Montgolfier.

Voilà donc évoquée la personnalité remarquable du duc de Croÿ, figure dont l'originalité justifie à elle seule une biographie.

Toute son existence n'est-elle pas faite de contrastes ?

Chercheur scientifique acharné, dans une Cour adonnée aux plaisirs futiles, Aristocrate, toujours soucieux de la défense du peuple, Familier de Versailles, mais se refusant à être plus qu'un " demi-courtisan ", " Philosophe chrétien ", lié avec Condorcet et nombre d'encyclopédistes, Dévôt et austère, mais grand ami du matérialiste et libertin Maurice de Saxe, Patriote intransigeant, mais très recherché par ses amis du Saint Empire, Stratège audacieux, mais économe du sang de ses soldats...

A l'attrait d'une telle personnalité s'ajoute, pour l'Histoire, l'intérêt des faits extérieurs que relatent ses " Mémoires " et qui s'étendent sur une période de près de quarante années. " Précieux témoin de son siècle ", ainsi que le juge Pierre Gaxotte, le duc de Croÿ présente avec un autre excellent mémorialiste, Cheverny, " l'avantage, écrit Gaxotte, d'avoir vu ce qu'ils racontent. " En outre, ajoute-t-il, " les récits de Croÿ ont d'autant plus de prix qu'il était lui-même le contraire d'un libertin, très honnête officier, pieux, bon père, excellent fils et mari fidèle ! "

Histoire d'un homme et Histoire de France : Suivre le duc de Croÿ dans le récit de son existence, c'est assister aux petits et grands événements de près d'un demi-

siècle, depuis les dernières années du Cardinal de Fleury jusqu'aux premiers voyages dans l'espace.

L'objet de la présente biographie, fruit d'une longue compilation et d'une nécessaire synthèse, est de contribuer à cette évocation d'une tranche d'Histoire.

Déjà, en 1846, un érudit azinois, M. Henri Cornu, a consacré une courte notice au duc Emmanuel de Croÿ, en regrettant que le souvenir de ce Maréchal de France ne fût pas suffisamment honoré.

En 1906, ont été effectués par le Vicomte de Grouchy et M. Paul Cottin le dépouillement partiel du manuscrit de l'Institut et la publication de très importants extraits d'un grand intérêt historique, mais qui n'ont trait qu'aux séjours du duc de Croÿ à Paris et à Versailles. Leur travail a été complété par quelques notices relatives à des voyages et à des campagnes.

En 1950, M. Robert Dauvergne a fait paraître une étude documentée sur les résidences du Maréchal de Croÿ.

De 1958 à 1960, l'historien boulonnais M. Pierre André Wimet s'est attaché dans la Revue de Boulogne à publier d'intéressants extraits des opérations de défense militaire qu'a menées le duc sur le littoral de la Manche.

En 1975, l'érudite lilloise Laurence Rousseau a écrit sur l'Hermitage de Condé une thèse remarquée, et en 1980 le même auteur et M. Philippe Seydoux ont édité une excellente monographie sur le même sujet.

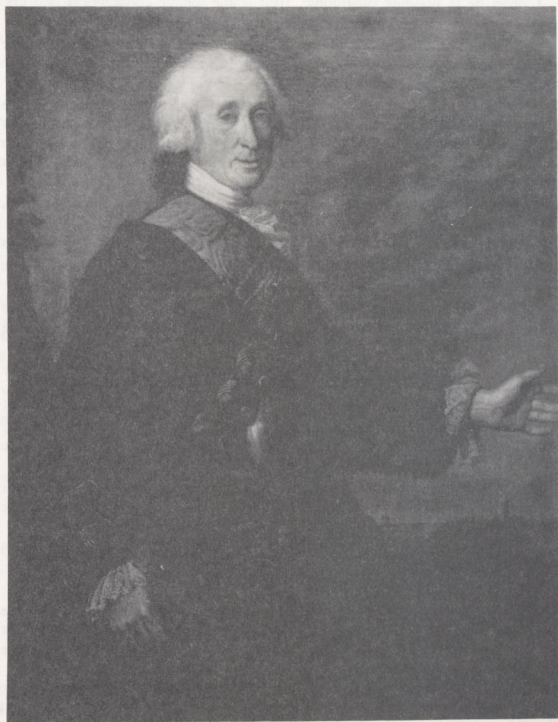
Enfin, une brillante élève de l'Ecole Nationale des Chartes, Mlle Marie Pierre Dion, a entrepris, en vue du deuxième centenaire (1784-1984) de la mort du Maréchal de Croÿ, une thèse digne d'une Chartiste et une publication inédite des ouvrages cartographiques du grand homme, et a eu la satisfaction récente de révéler au quatorzième duc de Croÿ l'existence, dans l'archipel de Kerguelen, d'une île de Croÿ, ainsi dénommée en l'honneur de son ancêtre le chercheur d'antipodes.

Par de tels travaux se réalise progressivement le vœu de l'éminent Conservateur honoraire des Archives de Valenciennes, M. Paul Lefrancq, qui souhaitait que la vie et les oeuvres d'Emmanuel de Croÿ fussent mieux connues.

Au présent ouvrage, qui répond au même vœu, le savant chanoine Henri Platelle, Président de la Commission Historique du Nord, a bien voulu s'intéresser. Qu'il en soit sincèrement remercié.

Enfin, comment terminer cet avant-propos sans exprimer à Monsieur Maurice Schumann, membre de l'Académie française, la profonde gratitude de l'auteur pour la préface qu'il a bien voulu consacrer à ce livre dédié au souvenir exemplaire du noble Maréchal de Croÿ ?





Le duc Emmanuel de Croÿ en uniforme de Maréchal de France  
*(château de Dülmen).*



## CHAPITRE 1

1718-1727

### PETITE ENFANCE EN HAINAUT LA « COLOSSALE » MAISON DE CROY

*Naissance et baptême - L'hôtel de Bailleul - Petite enfance à Condé - Orphelin à cinq ans - Une mère prévoyante - A Paris - Les grands ancêtres - Les Croÿ au service de la France - Les Croÿ et la Toison d'or - Le premier duc de Croÿ et la lignée des ducs - Quelques collatéraux célèbres - L'ascendance hongroise - Spirituelle mise au point d'un historien belge - Une anecdote de Madame de Sévigné.*

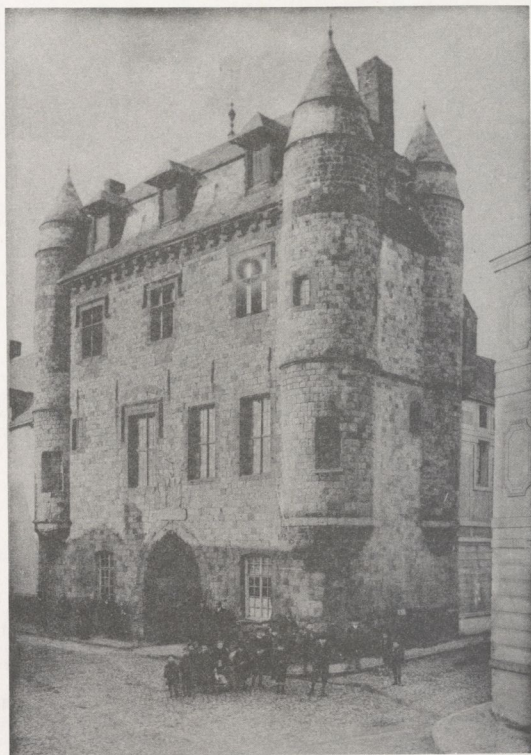
#### NAISSANCE ET BAPTEME

« Je suis né au château de Condé le 23 Juin 1718, à une heure moins dix minutes du matin, dans la chambre appelée : du roi ».

Ansi est relatée avec laconisme et précision, en ses Mémoires commencés en 1747, la venue au monde dans une petite ville du Hainaut français de cet Emmanuel de Croÿ qui, dans les fastes historiques du 18<sup>e</sup> siècle, porta comme titres officiels : « Très haut, très puissant et très illustre prince de Solre et de Mœurs, prince du Saint Empire Romain, grand d'Espagne de la première classe, grand veneur héréditaire du pays et comté de Hainaut, chevalier des Ordres du roi, Maréchal de France ».

Mais à sa naissance, quelque haut, puissant et illustre qu'il fût ou dût devenir, le jeune Emmanuel de Croÿ était si chétif qu'il fallut l'ondoyer dès le premier jour, dans la chapelle du château natal. N'eût-il pas été déplorable, aux yeux de la famille, qu'un Croÿ, prince du Saint Empire, allât, faute de baptême, errer dans les limbes jusqu'à la consommation des siècles ?

Après l'ondoiement, la santé du nouveau-né se raffermir, et Emmanuel, le 15 août 1718, put recevoir solennellement le baptême en la Collégiale Notre Dame de Condé, en présence de tout le clergé et des mains de Maître François Decornaix, licencié en théologie.



Condé - L'Hôtel de BAILLEUL (15<sup>e</sup> s.)  
Château natal du duc de Croÿ.

Le parrain Philippe Emmanuel Ferdinand François de Croÿ, aïeul du nouveau-né, était représenté par son fils Philippe Alexandre, père du baptisé. Agé de soixante dix sept ans, le dit aïeul était fort malade à Paris, où il mourut six mois plus tard sans avoir eu la joie de voir le petit-fils qui devait illustrer sa lignée.

Était marraine une cousine de la famille, Marguerite de Longueval, épouse de Guillaume de Mailly, marquise du Quesnoy près de Lille.

Au sortir de la Collégiale, dans les « Vivat » et sonneries de cloches, le cortège familial gagne les grands appartements du château natal, l'Hôtel de Bailleul, qui, à cinquante pas de là, dresse sa masse imposante auprès des remparts. Joyeuse réunion de famille et d'amis. On admire l'air éveillé du nouveau-né, on déplore l'absence du vieux parrain, on félicite les heureux parents : Philippe Alexandre de Croÿ et Marguerite Louise de Milendonck, et on salue le révérend Decornaix, qui a fait entrer Emmanuel dans le giron de l'Église, où, sa vie entière, il nourrira sa spiritualité. On remercie aussi la marraine, la bonne marquise du Quesnoy qui, elle, vient de résoudre le problème plus matériel, mais non moins essentiel, de l'alimentation lactée du nourrisson. Elle a amené à cet effet de Quesnoy sur Deule une robuste flamande dont références et apparences ont été jugées de si bon augure pour la santé et l'appétit d'Emmanuel que sur le champ la villageoise a été engagée comme nourrice.

« J'ai été fort bien nourri par une bonne paysanne du Petit Quesnoy » écrit le prince dans ses Mémoires, sans indiquer le nom de sa mère de lait.

## L'HOTEL DE BAILLEUL

L'Hôtel de Bailleul est une demeure fortifiée de style féodal dont subsiste encore de nos jours un vaste corps de logis flanqué de quatre tours à toiture en poirvière. Son constructeur Jean de la Hamayde l'a bâti en 1411. Loyal vassal de Charles VI, astreint comme tel au service d'ost, il a péri quatre ans plus tard à Azincourt, en chargeant les Anglais, dit la chronique, à la tête de trois mille lanciers.

Échu à la famille de Roghendorf, puis placé sous séquestre par Charles Quint, le château fut racheté en 1559 par la comtesse Charles de Lalaing née Montmorency et fut transmis par héritage à sa petite-fille Jeanne de Lalaing. Il entra dans le patrimoine des Croÿ par le mariage de Jeanne de Lalaing avec Jean de Croÿ, trisaïeul d'Emmanuel.

Aménagé par ses nouveaux maîtres, l'hôtel de Bailleul, suivant les Mémoires d'Emmanuel, contenait plus de trente chambres de maîtres, ornées de portraits de famille. La chambre du roi, où naquit le futur maréchal de France, semblait tirer son nom soit d'un passage de Louis XI, qui vint conquérir Condé en 1477, soit plutôt d'un séjour de Louis XIV qui s'en empara et l'annexa définitivement à la France en 1678, quarante ans avant la naissance d'Emmanuel.

## PETITE ENFANCE A CONDE

Durant sa petite enfance, le jeune prince sort assez peu de l'hôtel de Bailleul, si ce n'est pour assister aux offices de la Collégiale toute proche ou se promener sur les beaux remparts qu'a tracés Vauban et qui touchent aux jardins du château. Jusqu'à

l'âge de sept ans, il reste sous la garde de deux gouvernantes, Mesdames Decré et Lemoine, modèles des vertus domestiques, et jusqu'à l'âge de quatre ans, suivant la mode des poupons de l'époque, il porte un accoutrement féminin : enjuponné comme ses duègnes, il a pour couturière Marie-Claire Scanapiecq qui donnera bientôt le jour à Claire, dite la Clairon, future grande actrice. Claire, comme Emmanuel, mais dans un genre différent, atteindra la célébrité...

A peine le petit prince a-t-il quitté ses jupes que son père, désireux de lui faire enseigner la langue du Saint Empire, lui donne un valet de chambre venu de Francfort, le nommé Rhindorf, qui restera huit ans à son service, sans lui apprendre correctement à parler allemand.

Vers la même époque, Philippe Alexandre de Croÿ, à la recherche d'un vrai précepteur pour son fils, a la main plus heureuse avec le capitaine Bottée, du régiment de la Fère, en garnison à Condé. C'est un bon mathématicien et un soldat expérimenté, qui s'occupe à rédiger pour ses recrues, et, espère-t-il, pour la postérité, un traité d'exercices d'infanterie, dédié à Sa Majesté. « Mon père, écrit Emmanuel, le destina à avoir soin de mon éducation, et lui fit promettre que quand je serais en âge, il quitterait le service pour s'attacher tout à fait à moi ».

#### ORPHELIN A CINQ ANS

Par le choix de M. Bottée, Philippe Alexandre s'est montré un père prévoyant. Peu après ce choix, sa santé ébranlée par une longue captivité décline gravement, et il décède en 1723, laissant Emmanuel orphelin à cinq ans. Dans sa mémoire d'enfant, ce dernier garde de son père un faible souvenir : « Je n'ai idée de l'avoir vu que deux fois, écrit-il : une dans son fauteuil au coin de la grande cheminée de son appartement, l'autre (confuse) lorsqu'on le portait dans un fauteuil, dans la cour ou au jardin. »

Huit jours avant le décès du prince Philippe Alexandre de Croÿ, les gouvernantes, pour soustraire l'enfant au spectacle de l'agonie de son père, ont conduit Emmanuel à une lieue de l'hôtel de Bailleul, dans un modeste pavillon de chasse qui s'élève, dans une forêt de mille hectares, à la limite de Condé vers Péruwelz. L'Hermitage, tel est son nom, a été construit par Roghendorf, écuyer de Charles Quint, et restauré par le père d'Emmanuel.

C'est en cette maison forestière, assez sombre et triste, que le petit prince a logé pour la première fois jusqu'aux funérailles de son père. Il devait vingt-cinq ans plus tard la transformer, comme il l'a écrit, en une « délicieuse résidence » où il reviendrait chaque année faire en famille de longs séjours et organiser d'aimables réceptions qui, dans tout le Hainaut, comme à la Cour de Versailles, allaient rendre célèbre le nom de l'Hermitage.

#### UNE MERE PREVOYANTE

Restée veuve à trente-deux ans, Marie Marguerite Louise de Milendonck était une mère prévoyante et une femme décidée. Sans se laisser abattre par son veuvage, elle se consacra à l'avenir de son fils avec la plus maternelle vigilance et, écrit Emmanuel, « avec la plus grande tendresse ».

A la mort de Philippe Alexandre de Croÿ, et plusieurs années de suite, elle se rend avec Emmanuel chez la marraine de ce dernier, à Quesnoy sur Deûle. La mère, aidée par la marraine, donne à l'enfant « d'excellents principes » qui forment son caractère, et lui ménage des distractions intelligentes qui marquent ses souvenirs d'enfance. « Ce fut, écrit-il, le temps le plus agréable de ma jeunesse ».

Les affaires matérielles de la Maison de Croÿ-Solre sont également l'objet des soucis de la courageuse mère de famille. Elle visite elle-même les domaines, reçoit les comptes des fermiers, complète le mobilier trop sommaire de l'Hermitage, établit un budget en équilibre, et charge un intendant, M. Vallerand, puis M. Cordier, de l'aider dans sa gestion..

## A PARIS

Le 22 septembre 1727 une lourde berline, chargée de voyageurs et de bagages, quitte l'hôtel de Bailleul, à destination de Paris. Arrivés dans la capitale, et accueillis par le comte de Beaufort, Emmanuel et sa mère logent en l'hôtel d'Espagne, rue Guénégaud, et quinze jours plus tard, le jeune prince, âgé de neuf ans, entre en huitième au Collège des Jésuites, rue Saint-Jacques.

A Paris, l'énergique Marie Marguerite Louise de Milendonck a de grandes ambitions. Elle a décidé que la Maison de Croÿ revenue depuis un demi-siècle dans le giron de la France, après un éloignement de deux siècles, doit y retrouver une place éminente en la personne de son fils, dont elle ne met pas en doute les capacités ni les futurs mérites. Aussi faut-il vivre auprès de la Cour, et, pour commencer, présenter Emmanuel au tout puissant Cardinal de Fleury.

Dans l'esprit de la princesse, son installation à Paris est donc définitive, et elle ne retournera en Hainaut que pour de brefs séjours..

Comme on le verra, il en va autrement pour Emmanuel, qui se sent attaché au château de Bailleul et à l'Hermitage par de nombreux liens affectifs : l'amour de la ville natale, le sentiment des devoirs seigneuriaux, le goût des beaux jardins, la passion de la chasse, ainsi que ses amicales relations avec les habitants du Hainaut. Dès la fin de la guerre de 1741-1748, sa première grande guerre, on le verra s'échapper de la Cour pour se promener chaque printemps « en philosophe chrétien » dans ses domaines de Condé, ou s'adonner dans la salle des archives de l'hôtel de Bailleul au dépouillement des coffres de parchemins de ses aïeux.

## LES GRANDS ANCETRES

Ces aïeux qui formèrent avec les branches collatérales ce que l'historien belge Reiffenberg appelle « la colossale Maison de Croÿ », quels étaient-ils ?

Saint-Simon qui, dans sa jalousie de caste, n'est pas tendre pour les Croÿ, dont il raille « les chimères de princerie » parce que, écrit-il, les princes de l'Empire n'ont « aucun rang en France », reconnaît cependant que les titres français de noblesse remontent au début du 13<sup>e</sup> siècle, et que la terre de Crouÿ ou Croÿ « est située sous Picquigny, près de la rivière de Somme ». « Gilles, seigneur de Croÿ, ajoute-t-il, qui est le premier de cette maison qu'on connaisse, est nommé lige d'Enguerrand vidame d'Amiens dans un titre de 1215... Cela fait un très médiocre fief, mais il est vrai que la



postérité de ce gentilhomme ne tarda pas à s'illustrer, et qu'elle eut le bonheur de s'élever en tous genres à pas de géant ».

Voilà donc la noblesse des ancêtres reconnue par un censeur difficile, qui est un proche voisin de fief, car il n'y a que vingt lieues de Croÿ à Saint-Simon en Vermandois. Et cette noblesse est bien française, puisque tout l'Amiénois, dont dépend Croÿ, est rattaché à la couronne depuis Philippe Auguste, avec un seule interruption éphémère sous Charles le Téméraire.

En revanche, le Hainaut, où les seigneurs de Croÿ ont acquis de nombreux fiefs, fait partie du duché de Bourgogne et passe au Saint-Empire romain germanique, par le mariage de Marie, fille de Charles le Téméraire, avec l'empereur Maximilien. Les sires de Croÿ, propriétaires de domaines hennuyers, tomberont ainsi sous la suzeraineté du Saint-Empire, et par leurs loyaux services y mériteront de multiples dignités.

Après ce rappel historique, voici la liste des ascendants, établie de sa main par Emmanuel de Croÿ sur le parchemin de la Bibliothèque de Valenciennes. En comptant un degré, ou un échelon, par génération, la computation des degrés en ligne directe dans l'échelle des âges place, comme aïeul au 13<sup>e</sup> degré d'Emmanuel, Jacques I<sup>er</sup>, dit l'ancien, robuste Picard qui avait épousé Marguerite d'Araïnes et qui, selon la tradition, aurait vécu cent ans.

Au 12<sup>e</sup> degré, Jacques II, épousa en 1313 Marie de Picquigny. « Cette alliance, note Saint-Simon, fut le premier grand pas ».

Au 11<sup>e</sup> degré il faut placer Guillaume de Croÿ qui prit pour femme en 1354 Isabeau de Renty. Il guerroya au service des rois Philippe VI et Jean le Bon.

Après lui, au 10<sup>e</sup> degré, son fils Jean de Croÿ, qui épousa Marguerite de Craon, laquelle prétendait descendre de Charlemagne ! Notre mémorialiste aurait alors pour ancêtre l'empereur à la barbe fleurie... Père de nombreux enfants, Jean de Croÿ eut le courage de s'opposer aux entreprises d'Isabeau de Bavière qui le fit emprisonner durant un an à Montlhéry. Deux ans plus tard, il périssait avec un de ses fils à Azincourt, tombeau de la chevalerie française. « Ce fut lui, écrit Saint-Simon, qui commença la grandeur de la Maison. Il fut chambellan du roi et grand bouteillier de France ».

Parmi les nombreux fils de Jean de Croÿ, deux sont spécialement cités par Saint-Simon : Antoine dit le Grand, important personnage de qui sont issues les branches de Croÿ-Roëulx et d'Arschot, et de qui il sera reparlé, et Jean II qui fut l'aïeul au 9<sup>e</sup> degré d'Emmanuel.

Ce Jean II, mort en 1473 à Valenciennes, passa sa vie au service des ducs de Bourgogne. Chevalier de la Toison d'Or à 25 ans, favori de Philippe le Bon, estimé de Louis XI, mêlé à un projet de croisade contre les Turcs, chargé de missions diplomatiques diverses, sa vie fut d'une prodigieuse activité. Charles le Téméraire le récompensa en érigeant en comté sa terre de Chimay.

Au décès de Jean II, le comté de Chimay échoit à son fils Philippe I<sup>er</sup> qui est l'aïeul au 8<sup>e</sup> degré d'Emmanuel. Dignitaire de la Toison d'Or et grand bailli du Hainaut, il a une telle autorité que Charles le Téméraire, alors dauphin, lui reproche de gouverner à la place de Philippe le Bon.

Philippe de Croÿ décède en 1482 à Bruges, laissant d'après la chronique le souvenir de « la plus roide lance de son temps ». L'historien Bramante le cite de son côté comme « le plus fier de tous les Croÿ ».

De son épouse Walburge vient le titre de prince de Moeurs, en Westphalie, auquel Emmanuel, trois siècles plus tard, restera attaché bien qu'il soit en fait dépossédé de ce fief.

Antoine, fils de Philippe - à ne pas confondre avec Antoine le Grand son grand-oncle - est l'aïeul au 7<sup>e</sup> degré d' Emmanuel. Époux de Louise de Luxembourg, Chevalier de la Toison d'Or, seigneur de Sempy et de Thou, gouverneur du Quesnoy, il décède en 1546. Son fils Jacques de Croÿ, aïeul au 6<sup>e</sup> degré de notre mémorialiste, obtient la Toison d'Or et épouse Yolande de Lannoy qui apporte le domaine hennuyer de Molembaix et de Solre le Château.

Comme aïeul au 5<sup>e</sup> degré, figure Philippe de Croÿ, qui prend le titre de Croÿ-Solre et épouse Anne de Beaufort. Philippe II d'Espagne le nomme, à Bruxelles, capitaine de ses gardes et lui confère la Toison d'Or. Grand bailli de Tournai, il décède en 1612.

Au 4<sup>e</sup> degré, le trisaïeul d'Emmanuel est Jean III de Croÿ-Solre, fils de Philippe. Né en 1588, capitaine des gardes espagnols et Chevalier de la Toison d'Or comme son père, il est le mari de Jeanne de Lalaing qui lui a apporté, ainsi qu'il a été dit, l'hôtel de Bailleul, avec, ajoute Saint-Simon, « la terre et la ville de Condé, qui est devenue une des bonnes places du roi, mais dont la seigneurie est demeurée aux comtes de Solre. »

Une biographie dépeint Jean III comme « l'homme le plus galant et le plus dépensier des Pays-Bas ». Il prodigua en tout cas ses forces et son habileté comme ambassadeur itinérant de l'incapable Philippe IV et tenta de maintenir les Hollandais sous la domination espagnole. Il mourut à Madrid en 1640.

Ascendant au 3<sup>e</sup> degré, c'est-à-dire bisaïeul d'Emmanuel, Philippe Emmanuel Ambroise de Croÿ-Solre est né en 1615. Époux d'Isabelle de Gand, dite de Villain-Isenghien, « il se tint, d'après Saint-Simon, aux Pays-Bas, où il figura peu ou point », mais sa modestie ne l'empêcha pas de mériter la Toison d'Or, comme la plupart de ses ancêtres.

## LES CROY AU SERVICE DE LA FRANCE

Dans la suite des dits ancêtres, c'est à l'aïeul d'Emmanuel, Philippe Emmanuel Ferdinand François de Croÿ, époux de la princesse Anne de Bournonville, que revient l'honneur d'avoir repris au service de la France la tradition de fidélité illustrée par Jean de Croÿ, le héros d'Azincourt. Dans quelles circonstances l'initiative de ce ralliement fut-elle prise par le grand-père de notre mémorialiste ? Après vingt années passées au service du roi d'Espagne, qui le récompensa en érigeant le comté de Solre en principauté, le nouveau prince de Solre, en 1676, vit son fief de Condé conquis par Louis XIV, et rattaché à la France en 1678 par le traité de Nimègue. Déjà titulaire du fief de Croÿ et seigneur de Condé, terre devenue française, l'aïeul d'Emmanuel a d'autant moins d'hésitation à offrir son épée au Roi Soleil que la trêve de Ratisbonne, en 1684, suspend pour vingt ans toute belligérance entre France et Espagne. Philippe s'est d'ailleurs loyalement assuré à Madrid du consentement de Charles II.

En 1688, Philippe recrute dans sa principauté de Solre un régiment de volontaires wallons, qu'il met à la disposition de Louis XIV. Ce dernier lui fait demander par Louvois quelle faveur il peut souhaiter pour ce précieux concours. « Ce



que je mériterais par mes services » répond modestement Philippe. Et les services ne tardent pas ! Brigadier en 1688, il est à Fleurus en 1690, où il enlève deux canons à l'ennemi. En 1691, il participe au siège de Mons, en 1692 à la prise de Namur par Louis XIV. Maréchal de camp en 1693, blessé à Neerwinden, lieutenant général en 1702, il combat victorieusement les Hollandais à Eckeren en 1703, sous les ordres de Boufflers. Il terminera sa carrière à Paris, avec les titres d'ancien gouverneur de Péronne et de chevalier de l'Ordre du St-Esprit, et sa dernière joie, en 1718, sera d'apprendre la naissance de son petit-fils et filleul Emmanuel.

Son exemple de fidélité au roi de France va être suivi par son fils Philippe Alexandre né en 1676, père de notre héros. A moins de quinze ans, il fait campagne en Allemagne sous les ordres de Louis, fils du grand Dauphin. De 1691 à 1695, il combat à Charleroi, Mons et Bruxelles. En 1696, il est colonel du régiment de Solre et de 1701 à 1706 il guerroye en Allemagne et en Italie. De 1707 à 1708, il est à l'armée de Flandre et il est fait prisonnier par les Anglo-Hollandais lors du désastre d'Audenarde. La santé altérée, comme on l'a dit, par une longue captivité, il a en 1718, cinq ans avant son décès, la double consolation d'être promu lieutenant général et, surtout, de voir naître Emmanuel, son fils unique.

## LES CROY ET LA TOISON D'OR

Par leur ralliement à la France, le père et l'aïeul d'Emmanuel de Croÿ ont renoncé volontairement aux honneurs de la Toison d'Or, réservée aux grands personnages des Cours de Vienne ou de Madrid. Mais, on l'a vu, la floraison de cette haute dignité dans la lignée des Croÿ était telle, du 15<sup>e</sup> au 17<sup>e</sup> siècle, qu'elle surclassait celles des autres Maisons seigneuriales.

Le créateur de cet ordre de chevalerie, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, était en 1429, lorsqu'il le fonda à Bruges, très épris d'une belle flamande, Marie de Crumbrugge. Moins dévôt que nos bons rois Louis XI, Henri III et Louis XIV, qui dédièrent respectivement à St-Michel, au St-Esprit ou à St-Louis les ordres qu'ils créèrent, Philippe le Bon puisa son inspiration de Toison d'Or dans la luxuriante chevelure rousse de sa maîtresse...

## LE PREMIER DUC DE CROY ET LA LIGNEE DES DUCS

Après le rappel des aïeux de l'auteur des Mémoires, il faut aborder la lignée, toute différente, des titulaires de la couronne ducale octroyée aux Croÿ par Henri IV.

Le titre de duc, on le sait, se transmettait suivant les règles de l'armorial à l'aîné des fils de la branche aînée, et à défaut d'enfant mâle dans cette branche, à l'aîné de la branche la plus proche. A Emmanuel, qui en hérita en 1767, elle provint non pas d'une dévolution en ligne directe, mais de l'extinction de la branche voisine de Croÿ-Rœulx. La lignée des ducs peut donc passer de la ligne directe à la ligne collatérale.

Dans une monographie récente consacrée à la Maison de Croÿ, un généalogiste, M. Georges Martin, a complété et rectifié les travaux de MM. de Grouchy et Cottin relatifs à la lignée des ducs de Croÿ.

Le premier seigneur de la Maison qui fut élevé par un souverain français au titre de duc, c'est-à-dire au rang de noblesse le plus haut après le rang royal, fut le célèbre seigneur hennuyer Charles III de Croÿ, qui n'était pas un des aïeux d'Emmanuel, mais un collatéral.

Né en 1560, prince de Chimay et du Saint Empire, comte de Beaumont et sire de Chièvres, il avait épousé en premières noces l'autoritaire Marie de Brimeu, son aînée de vingt ans, et en secondes noces sa cousine Dorothée de Croÿ, délicate poétesse dont les œuvres manuscrites sont conservées à la Bibliothèque de Valenciennes.

Cet opulent seigneur, dont le second mariage fut célébré en présence d'ambassadeurs de tous les souverains d'Europe, avait une suite personnelle de cinquante gentilshommes et une escorte de trois cents cavaliers.

Le poète douaisien Jean Loÿs, à l'occasion de ce remariage, le décrit  
« Ainsi qu'un Apollon, au milieu de la trope  
Des plus grands demi-dieux et princes de l' Europe »

Le donjon de Beaumont, en Hainaut, contenait les comptes de son immense fortune et les parchemins de la famille. Son château d'Héverlé, en Brabant, abritait ses richesses artistiques, et notamment les célèbres gouaches (toujours existantes) d'Adrien de Montigny, qui représentaient les plus jolis paysages de ses domaines.

En ce même Héverlé, le cloître des Célestins, rebâti par ses soins, était orné de ce que le duc prétendait être ses portraits de famille, depuis Adam jusqu'aux contemporains, « ab Adamo usque ad praesentes », ainsi que le relate le voyageur Abraham Goenitz dans une description de la Gaule Belgique publiée en 1631. C'est également ce que prétend un ouvrage imprimé en 1610 à Anvers, sur ordre du duc, intitulé « Généalogie et descente de ceux de la maison de Croÿ » et qui contient un détail d'ancêtres incroyables.

Mais s'il souffrait d'une hypertrophie généalogique, Charles III était un diplomate remarquable. Grand bailli du Hainaut, il fut chargé par Philippe II de négociateur, au nom de l'Espagne, avec Henri IV, la difficile paix de Vervins, qui fut signée en 1598. Ce traité, parmi les échanges de territoires, restituait à la France la Picardie, qu'avaient envahie les Espagnols, et notamment le fief de Croÿ. A cette occasion Henri IV tint à ériger en duché le berceau, ainsi libéré, de la famille du négociateur, qui ajouta alors à ses titres le plus éminent, celui de duc de Croÿ, et prit pour devise " Je maintiendrai ".

Avènement du deuxième duc : Charles III étant décédé sans fils légitime, le titre fut recueilli par son cousin Charles Alexandre, né en 1581, comte de Fontenoy, maréchal du Saint Empire, chevalier de la Toison d'Or et grand d'Espagne. Veuf de Yolande de Ligne, il rencontra à la Cour de France et épousa en deuxième noces Geneviève d'Urfé. En 1624, il eut une fin tragique, assassiné dans son palais de Bruxelles par un page nommé Pastural qu'il avait réprimandé et qui, d'une fenêtre, tira sur lui un coup de mousquet. L'on soupçonna du meurtre un soupirant de la belle duchesse, le marquis de Spinola, qui fut exilé en Italie, puis l'on arrêta un innocent qui croupit trente-deux ans à la prison de Vilvoorde. Le vrai coupable n'avoua que sur son lit de mort.

Troisième duc : comme Charles Alexandre, deuxième duc de Croÿ, ne laissait pas de fils, l'héritier de la couronne ducale fut son frère Ernest de Croÿ d' Havré,

baron de Fenestrage, qui épousa une Allemande et mourut en 1631 à Oppenheim.

Quatrième duc : Ernest Bogeslas, fils d'Ernest, né en 1620 à Fenestrage. De religion réformée comme sa mère, il fut nommé évêque luthérien en Brandebourg et après une vie agitée mourut à Kœnigsberg en 1684, ne laissant qu'un fils naturel qui se fit jésuite...

Cinquième duc en 1684 : Ferdinand Gaston Lamoral de Croÿ, de la branche du Rœulx, époux de Marie-Anne de Berghes. Grand d'Espagne, dignitaire de la Toison d'Or, gouverneur du Hainaut, puis général des armées du roi d'Espagne, il se bat vaillamment à Ceuta contre les Turcs et décède en 1720 des suites de ses blessures.

Sixième duc en 1720, par suite du décès du héros de Ceuta et du prédéces, en 1713, de son fils Philippe François : son petit-fils Ferdinand Gaston Joseph, comte du Rœulx, qui fut l'un des plus grands seigneurs des Pays-Bas, et un fidèle ami de notre mémorialiste.

Ainsi la couronne ducale est passée successivement de la branche d'Arschot (premier duc de Croÿ) à celle d'Havré (deuxième, troisième et quatrième ducs) puis à celle du Rœulx (cinquième et sixième ducs).

Au décès de Ferdinand Comte du Rœulx, nous la verrons échoir avec la grande d'Espagne à Emmanuel, chef de la branche de Croÿ - Solre, septième duc de Croÿ : titre que nous lui donnerons à partir de 1767.

De nos jours et depuis deux siècles, avec la descendance d'Emmanuel, le titre de duc n'est plus sorti de la branche de Croÿ-Solre.

## QUELQUES COLLATERAUX CELEBRES

L'évocation des grandes figures de la Maison de Croÿ ne serait pas complète si, à côté des aïeux d'Emmanuel et de la lignée des ducs, chefs de nom et d'armes, il n'était pas fait mention de quelques collatéraux dont l'histoire a conservé particulièrement la mémoire, et dont les noms figurent sur le manuscrit généalogique de notre mémorialiste.

Il faut d'abord évoquer, au 15<sup>e</sup> siècle, Antoine de Croÿ, dit le Grand, déjà nommé, qui avait épousé Marguerite de Lorraine-Vaudemont, fille de Marie d'Harcourt, mariage qui avait encore rehaussé son prestige, tant à la Cour du duc de Bourgogne qu'à celle du roi de France. C'était l'un des plus importants personnages de son temps, et l'un des 24 premiers chevaliers de la Toison d'Or nommés par Philippe le Bon.

L'opulent Antoine acquit en 1429 de Jacqueline de Bavière le magnifique château du Rœulx, ancienne résidence des comtes de Hainaut, sis à quelques lieues de Mons. Il y aménagea, en 1452, la grande salle des gardes, que rendit célèbre, un siècle plus tard, une tragédie qui sera contée ci-après.

Un autre collatéral célèbre du 15<sup>e</sup> siècle fut le comte Charles Ier de Croÿ, que l'empereur Maximilien fit prince de Chimay en 1486. Epoux de Louise d'Albret qui fut l'arrière grand'tante de Henri IV, Charles Ier dut à l'estime de Maximilien d'être parrain de Charles Quint et chevalier de la Toison d'Or. Il mourut sans héritier mâle en 1527.

A la génération suivante il faut citer Charles II de Croÿ, prince de Chimay et du Saint Empire, né en 1522. Comme, un siècle plus tôt, Antoine de Croÿ dit le Grand, il avait épousé une princesse de Lorraine, et par cette alliance illustre était l'oncle de Marie Stuart. Favori de Charles Quint, sa carrière s'annonçait brillante lorsqu'il fut assassiné dans sa baronnie de Quévrain en 1551. Il n'avait pas trente ans.

Deux ans plus tard, en 1553, un cousin de Charles II de Croÿ, Adrien de Croÿ-Rœulx, arrière petit-fils d'Antoine le grand, est lui aussi au service de Charles Quint. Sur son ordre, il assiège et rase Théroouanne. C'est alors qu'au grand dam d'Adrien, Louis de Nevers, sur l'ordre de Henri II, prend d'assaut son château du Rœulx et passe la garnison au fil de l'épée dans la grande salle des gardes. Par une chance incroyable, le magnifique château échappe à l'incendie. Les Français, dit la chronique, ont mis le feu à des fagots entassés autour des colonnes de la salle des gardes « jusqu'à hauteur des fleurs de violettes » sculptées sur les chapiteaux, mais les voûtes ont résisté à la flamme.

Les visiteurs du Rœulx peuvent encore, de nos jours, voir les chapiteaux témoins de cet assaut tragique.

Il faut aussi citer, dans la branche de Rœulx, l'intrépide Charles Eugène de Croÿ-Rœulx, à qui le tsar Pierre le Grand offrit, pour son plus grand malheur, le grade de généralissime de l'armée russe, qui était en guerre contre Charles XII roi de Suède. Malgré les qualités du chef, les Moscovites, à Narva, se firent écraser par les Suédois, le 30 Novembre 1700. Blessé et fait prisonnier, le généralissime de Croÿ mourut deux ans plus tard en Esthonie, lâchement abandonné par le tsar. Réduit à la misère, condamné par le tribunal de Revel à être privé de sépulture comme insolvable, son corps desséché et habillé en général russe resta déposé durant un siècle et demi en l'église Saint Nicolas de Revel, où, moyennant finances, le sacristain montrait aux visiteurs la pitoyable momie empanachée...

Il fallut en 1855 la visite du jeune tsar Alexandre II pour qu'un terme fût mis à cette indécente exhibition, et qu'on ensevelît en terre chrétienne le valeureux Charles Eugène de Croÿ.

Pour terminer ce « De Vîris », comment ne pas citer, au 18<sup>e</sup> siècle, deux oncles d'Emmanuel de Croÿ, Albert François dit le Chevalier et Alexandre comte de Beaufort ? Leur mort au combat sera évoquée avec émotion par notre mémorialiste.

Ils sont nombreux, on le voit, les seigneurs de la Maison de Croÿ qui ont fait à leur souverain le sacrifice de leur vie, et ceux qui ont joué un rôle éminent dans l'Histoire de France et celle du Saint Empire.

De l'importance sans égale de cette Maison, soulignée comme on l'a vu par Reiffenberg, une démonstration particulièrement remarquable vient d'être apportée par le Bâtonnier Belge M<sup>e</sup> Robert Born en son magnifique ouvrage « Les Croÿ sous les Ducs de Bourgogne et la Maison d'Autriche (1390-1612) » dont la documentation et l'iconographie ne laissent rien ignorer des anciens grands personnages de cette illustre Maison.

## L'ASCENDANCE HONGROISE

Remontant au delà du 13<sup>e</sup> siècle, Emmanuel de Croÿ, dans le manuscrit généalogique conservé à la Bibliothèque de Valenciennes, a dressé vaille que vaille





une liste d'ascendants pour relier Marc de Hongrie, ancêtre du Jacques de Croÿ cité par Saint-Simon, à une dynastie dite « Arpadienne » qui vers l'an mil régnait sur le Danube.

Certes, l'existence de Marc de Hongrie semble bien établie, ainsi que son mariage avec Catherine de Croÿ qui lui apporta son fief. Mais plus incertaine est la filiation qui fait descendre Marc de Hongrie d'un certain Foxus qui régna au 10<sup>e</sup> siècle. De Marc à Foxus, Emmanuel cite huit ancêtres, dont Etienne, père de Marc, qui aurait été chassé de Budapest par une querelle de palais.

Avec son esprit de contestation habituel, Saint-Simon, qui n'a pu connaître les recherches d'Emmanuel, a pris parti contre la thèse de l'ascendance hongroise. Mais contre son scepticisme peut être invoqué un témoin de qualité, Maximilien 1<sup>er</sup>, unificateur du Saint Empire, qui, dans deux chartes, l'une de 1486 et l'autre de 1510, dit et répète que la Maison de Croÿ tire son origine des rois de Hongrie « ex vera et legitima progenie », par une authentique et légitime filiation. Pourquoi croire à une attestation de complaisance ?

De son côté, et ainsi que le note Emmanuel dans ses Mémoires à la date du 6 décembre 1760, le savant Juste Lipse, qui faisait autorité au 16<sup>e</sup> siècle, a confirmé dans ses écrits cette ascendance hongroise.

Il est donc permis d'accorder une présomption favorable à cette thèse, mais sans aller au-delà des recherches d'Emmanuel de Croÿ, et sans rejoindre dans leurs outrances Charles III de Croÿ châtelain d'Héverlé et ses généalogistes trop imaginatifs.

## SPIRITUELLE MISE AU POINT D'UN HISTORIEN BELGE

Comme l'a en effet remarqué le baron de Reiffenberg qui a édité en 1850 à Bruxelles les Mémoires du dit Charles III, « vers la fin du 15<sup>e</sup> siècle, des généalogistes intéressés et flatteurs imaginèrent pour plusieurs familles éminentes des romans héraldiques ».

« D'aussi ridicules exagérations, écrit-il, n'ont bien servi ni Charles III ni la Maison de Croÿ ». Elles ont provoqué chez Saint-Simon un épanchement de bile, et chez le raisonnable et pondéré Emmanuel de Croÿ un sentiment de mécontentement. Après la visite du cloître d'Héverlé, il note dans ses Mémoires : « J'y vis notre folie d'Adam, et j'en parlai avec les moines ».

Il aurait donc fallu arrêter les recherches généalogiques aux degrés que le souci de la vérité interdisait de dépasser. Or, comme le constate avec esprit Reiffenberg, « on ne s'est pas borné aux rois de Hongrie en ce qui concerne les Croÿ : on a éprouvé quelque honte à s'arrêter en si beau chemin, et l'on est passé tout bonnement au déluge... Que dis-je ? Jusqu'à Nemrod et jusqu'au père des hommes, Adam ! »

En bon Bruxellois qui apprécie la « zwanse » ou galéjade nordique, Reiffenberg rapporte une plaisanterie qui amusa les Pays-Bas au temps du trop orgueilleux Charles III : « Chacun sait l'anecdote de cette prétendue peinture de la submersion du globe, dans laquelle un personnage, nageant autour de l'arche et soulevant un rouleau de papiers au-dessus des vagues, criait de tous ses poumons : « Sauvez les titres de la Maison de Croÿ »



L'un des arbres généalogiques d'Héverlé  
 (de Nemrod à Adam et Eve)  
 qualifiés de « folie » par Emmanuel de Croy  
 (Archives de Dülmen).



Et Reiffenberg d'ajouter en commentaire : « Ce petit conte, qui rappelle celui du duc de Lévis (descendant présumé de la tribu de Lévi, d'où est issue la Sainte Vierge) ordonnant à son cocher de le conduire « chez sa cousine » chaque fois qu'il allait à la messe dans l'église de Notre-Dame, ne messied pas à une race décorée de tant de solides réalités ».

Et de conclure avec sagesse « Quand on a le droit (comme les Croÿ) de citer une longue suite de guerriers intrépides et d'hommes d'Etat de premier mérite, on se dispense aisément d'invoquer d'autres titres. »

#### UNE ANECDOTE DE MADAME DE SEVIGNE

La Marquise de Sévigné ignorait peut-être la plaisanterie du déluge, mais elle témoigne que les archives généalogiques du prince Philippe de Croÿ-Solre, aïeul d'Emmanuel, furent une source d'amusement pour les beaux esprits de la cour de Louis XIV. Voici ce qu'elle écrivait à Madame de Grignan le 7 janvier 1689, lors de l'octroi de l'Ordre du St Esprit au prince de Croÿ. Il faut rappeler auparavant que lors de la promotion, M. de Chauvry, généalogiste des Ordres du roi, devait vérifier les titres de noblesse du futur dignitaire :

« Coulanges nous fit l'autre jour un fort plaisant conte ! Il dit que M. de Solre entra chez M. de Chauvry suivi de deux crocheteurs, qu'il fit mettre à terre deux coffres qu'ils avaient peine à porter ; qu'il tira du premier une brassée de papiers et lui dit, en les jetant sur la table : « Monsieur, ce sont les titres de trente-sept chevaliers de la Toison d'Or de ma Maison » ; que M. de Chauvry, tout embarrassé, lui dit : « Hé, Monsieur, il n'en faut pas tant, vous me brouillez tous mes papiers ! » et le pria d'en demeurer là... Et que le comte de Solre, ne l'écoutant seulement pas, tira une grande liasse : « Monsieur, lui dit-il, voici le contrat de mariage d'un de nos grand-pères avec Sabine de Bavière ! »

« Hé, Monsieur, hé, Monsieur ! dit M. de Chauvry, en voilà plus qu'il n'en faut ! »

« Là-dessus, M. de Solre prend un grand rouleau, et, se faisant aider à le dérouler, l'étend tout le long de la chambre, et lui fait voir qu'il remonte et finit deux de ses branches par des têtes couronnées. Et toujours M. de Chauvry disant avec chagrin : « Hé, Monsieur, je ne retrouverai jamais tous mes papiers ! »

Plaisant tableau, certes, peint avec esprit par la Marquise, mais évocateur de la prodigieuse ascension de cette Maison de Croÿ qui, comme l'écrit encore Reiffenberg, « par les services et les talents de ses membres, par une faveur habilement ménagée, par des alliances éclatantes et des acquisitions opportunes, était devenue une des plus puissantes et des plus illustres de l'Europe ! »



## CHAPITRE II

1728-1740

### PREMIERES ETUDES, PREMIERES ARMES, PREMIERS VOYAGES

*Chez les Bons Pères - Avec le capitaine Bottée - Excursions et distractions - Premières armes - Congé en Flandre et en Hainaut - Mestre de Camp au Royal Roussillon - Un régiment à l'entraînement - Mariage manqué - Mission d'études et voyage d'agrément - De Dunkerque à Ostende - Visite de Bruges et Gand - A Malines et Louvain - L'Arsenal de Bruxelles - Retour et réceptions à la Cour - En Franche-Comté et en Suisse - Disette à Paris - Décès de Charles VI de Habsbourg - Triste fin d'année 1740.*

#### CHEZ LES BONS PERES

Tout est objet d'émerveillement pour le jeune prince de Croÿ, qui en 1727 voit Paris pour la première fois. Son oncle Alexandre, comte de Beaufort, le promène dans la capitale, de la sainte Chapelle à Notre-Dame, du Louvre au Palais de justice, de la Comédie à la Foire Saint-Germain. Mais à ces quinze jours de promenades distrayantes succède bientôt une vie studieuse.

« Le 14 octobre 1727, raconte Emmanuel, je suis entré au collège des Jésuites de la rue St-Jacques, en huitième, sous le père Seguin. J'y eus pour préfets le père Desjanest, le père Dudoyer et le père Corette. Je fus extrêmement délicat et maladif dans toute mon enfance et jeunesse, ayant eu souvent la fièvre à Condé, et toujours des maux de tête. Je fus aussi malade au collège, ce qui retardait mon instruction ».

A cette époque, la princesse de Croÿ change de domicile. Elle quitte la rue Guénégaud et s'installe en location rue du Pot de fer, dans « la maison du Fer à cheval, vis à vis les Petits Jésuites ». Puis, au bout de quelques mois, la famille de Croÿ laisse là le Fer à cheval et emménage plus durablement au coin de la rue

Vaugirard et de la rue Cassette. Ce qui n'empêche pas, à la belle saison, la princesse et son fils de séjourner en une jolie maison de campagne d'Issy, que la comtesse de la Mothe-Houdancourt a mise à leur disposition.

La santé d'Emmanuel semble toujours fragile et, à Issy, lait de chèvre et cure de bon air sont profitables à l'adolescent. Mais voici qu'en septembre 1730 il contracte la petite vérole, cette maladie épidémique qui est le véritable fléau de l'époque.

A peine remis, il prend froid le mardi de Pâques 1731 en sortant du collège. « Je fus à toute extrémité d'une pleurésie, où je fus saigné sept fois ».

Sept fois ! Le « *primum purgare, postea sanguinare* » des médecins de Molière est toujours à l'honneur, et il faut supposer qu'Emmanuel est plus robuste qu'il ne le paraît, pour avoir résisté à ces sept prises de sang.

Après la pleurésie, la Faculté s'est prononcée : Emmanuel, pour sa santé, doit quitter le collège, auquel, dès le 29 avril, il fait ses adieux. « Je n'y ai été que trois ans, six mois et seize jours » observe-t-il avec sa précision habituelle.

Durant son passage chez les Jésuites, il a eu la chance, grâce à ses éducateurs, d'acquérir d'excellentes connaissances de mathématiques, une pratique élémentaire du latin, une certaine correction de style - sinon d'orthographe - et surtout, une rigueur de principes moraux dont il ne se départira jamais.

#### AVEC LE CAPITAINE BOTTEE.

Si, pour raison de santé, la scolarité de son fils a été de trop courte durée, la vigilante princesse de Croÿ-Milendonck entend toutefois que ses études continuent, tout au moins celles qui correspondent aux ambitieux projets maternels.

Emmanuel a peu de goût pour les langues étrangères, mais en cette époque où le français est le langage universel dans la haute société européenne, il semble suffisant qu'il parle un peu l'allemand. En revanche, en un siècle où les sciences sont en plein essor, il faut qu'Emmanuel cultive les mathématiques, la physique et autres connaissances exactes.

C'est alors que le fidèle capitaine Bottée, qui a pu se libérer de ses occupations militaires, et qui loge chez Emmanuel, remplit auprès de lui la charge de précepteur que Philippe Alexandre de Croÿ lui a confiée avant de mourir.

« Il commença alors, écrit à son sujet le jeune prince, à être tout à fait attaché à moi ».

M. Bottée, qui est très fort en mathématiques, s'adjoint un bon répétiteur, M. de Menillory et inculque à son élève « les meilleurs principes ». Pour la physique, il fait appel à l'abbé Privat de Molières, membre de l'Académie des sciences, qui est en même temps professeur de latin.

Il apprend lui-même à Emmanuel les rudiments de l'Art Militaire, et pour en faire un bon cavalier, il l'inscrit à l'Académie équestre d'un écuyer de Louis XV, M. Robichon de la Guérinière, qui enseigne « la connaissance, l'instruction et la conservation du cheval ».

Un autre art d'agrément est indispensable à qui veut briller à la cour : la danse. Un certain M. Blondy a pour tâche de donner au prince des leçons de gavotte et de menuet.

## EXCURSIONS ET DISTRACTIONS.

En 1734, la princesse de Croÿ-Milendonck, voulant distraire son fils, lui offre de l'accompagner en Flandre et en Hainaut où elle a affaire. Offre acceptée avec joie. En chaise de poste avec M. Bottée, derrière celle de sa mère, le prince s'arrête à Quesnoy sur Deûle, où sa mère descend chez sa cousine Melle de Buire ; puis il fait avec son précepteur une excursion de quatre jours à Ypres et Dunkerque, deux villes qu'il reverra plus tard, la première pour l'assiéger et la seconde pour la défendre. Il contemple « avec grand plaisir la mer, pour la première fois ». Puis il rejoint à Condé sa mère, qui a décidé de l'émanciper, jugeant qu'il vient d'avoir seize ans et qu'il est temps de lui donner le goût des responsabilités.

Après un séjour chez ses cousins d'Havré, Emmanuel retrouve de jeunes amis, Pierre de Besenval, Honoré de Grimaldi, et celui qu'il appelle son « cher d'Orsay » et qui décèdera prématurément. Ce sont ses compagnons de jeux, dans la nouvelle demeure de son infatigable mère, qui a encore déménagé : elle est à présent installée rue de Grenelle, près du couvent des carmélites, dans un bel hôtel particulier qui a un grand jardin et une orangerie, salle de jeux idéale pour jeunes gens.

Emmanuel, pour son entrée dans le monde, achète en 1735 à un anglais, au prix de 1.800 livres, une voiture légère appelée berlingot, attelée de deux chevaux, et un an plus tard, au duc de Boufflers, un joli petit cheval barbe sur lequel il aime galoper aux environs de Paris.

Avec son bel équipage et le cheval du duc de Boufflers, notre prince se sent quelques velléités d'indépendance et de distractions dont il sait user sans abuser : « Je sortais seul, écrit-il, et j'allais chercher à me divertir chez mes amis, et au spectacle. Ce fut depuis ce temps, courant les bals jusqu'à mon mariage, que je fus le plus gaillard, mais ma mauvaise santé et les bons principes que j'avais bien enracinés me retenaient »

Chez son jeune ami Honoré de Grimaldi, prince de Monaco, les bons principes ont sans doute moins de racines, car après quelques incartades sentimentales, il est, écrit Emmanuel, « envoyé à la citadelle d'Arras » pour un séjour de réflexion forcée.

## PREMIERES ARMES

L'année 1736 marque une date décisive dans la vie de notre héros, qui approche de dix huit ans : il fait ses premières armes au service du roi. « Le 6 Avril 1736, relate son Journal, je suis entré aux Mousquetaires gris »

L'amitié du Cardinal de Fleury avait encouragé la vocation militaire d'Emmanuel de Croÿ, qui goûtait fort les agréments et les honneurs du service, et savait en utiliser les loisirs. Charmé, pendant ses jours de liberté, d'accompagner sa mère, il partait avec elle pour sa campagne : à Beaumont en Thiérache, chez le Maréchal de Montmorency, où il aimait tirer les perdreaux dans les vignes et les safrans en fleurs ; ou à Doue, près de Coulommiers, chez le Marquis du Trainel, avec qui il faisait de belles chasses au sanglier.

La première revue des Mousquetaires gris dans la cour du palais de Versailles est un événement, car le roi lui-même assiste au défilé et à la présentation de la



troupe, que commande le comte d'Avejan ; et le 2 juillet 1737, c'est au Champ de Mars, à Marly, en uniforme gris sur cheval gris, qu'Emmanuel défile à nouveau devant Louis XV, sous le regard approbateur de M. Bottée.

## CONGE EN FLANDRE ET HAINAUT

En Août 1737, ayant obtenu une permission de longue durée, notre jeune prince fait ses adieux à sa mère qui vient encore de changer de domicile et qui a loué un hôtel rue des Petits Augustins. Il se met en route pour les Flandres et le Hainaut natal. A Quesnoy sur Deûle, il retrouve avec joie ses souvenirs d'enfance, et au cours d'un séjour chez Melle de Buire il rayonne à quelques lieues à la ronde, désireux de mieux connaître cette région frontière.

A Lille, il s'intéresse particulièrement aux défenses de la ville, et il note dans son journal : « Très belle citadelle... Un petit fort nommé Saint-Sauveur, grand bastion retranché... Seize ou dix sept bastions et sept portes. »

De Lille, avec son ami Besenval, Emmanuel, à cheval, part pour Condé, mais fait étape en route : à huit lieues de la capitale des Flandres, les voyageurs s'arrêtent à l'abbaye de Saint-Amand-les-Eaux, dont la magnifique tour clocher, qui défie les siècles, leur apparaît comme un chef-d'œuvre de l'art hispano-flamand.

De Saint-Amand, les voyageurs gagnent Condé, où Emmanuel, ravi, s'installe avec son ami pour plusieurs semaines. Il ne fait grâce à Besenval d'aucune des curiosités de la ville et l'emmène chasser à l'Hermitage. Pour varier les plaisirs, il le conduit à Fresnes sur Escaut admirer la « machine à feu » que les mineurs utilisent depuis cinq ans pour assécher les fosses à charbon, et il vante à son ami les avantages du progrès : deux hommes suffisent à la manœuvre, là où il fallait auparavant vingt hommes et cinquante chevaux !

De Condé à Mons, il n'y que six lieues, et le prince de Croÿ est curieux d'étudier le système de défense de cette place des Pays-Bas. Il prend la route, et à Baudour, liant conversation avec un officier autrichien, il constate avec regret que son ancien valet Rhindorf lui a mal enseigné l'allemand. Emmanuel, qui sera un savant, ne sera jamais un polyglotte !

A Mons, il fait le tour complet des fortifications, sans se douter qu'il les assiègera dans quelques années avec le Maréchal de Saxe. Fidèle à ses habitudes, il prend des notes. Les remparts lui semblent bien dessinés, mais la porte de Maubeuge n'est pas inondable, et ce serait là le point faible de la défense.

De Mons, le jeune prince gagne Maubeuge, où il loge chez sa tante Thérèse de Croÿ, abbesse en cette ville. Les cinq bastions de la place et les deux portes fortifiées, celle de France et celle de Mons, lui paraissent bien conçus. Après les avoir examinés, il se rend à la célèbre Manufacture d'Armes et s'initie à la fabrication des fusils.

A quatre lieues de Maubeuge est le fief ancestral de Solre-le-Château. Emmanuel galope jusque là, et trouve le château familial fort délabré, déserté qu'il est par la famille depuis de longues années.

Bavay, ancienne capitale des Nerviens, reçoit ensuite sa visite, et il note avec déception : « Bavay n'est fortifiée que par une vieille et mauvaise enceinte. »

Reprenant la route de Condé, il s'arrête à Valenciennes. « Je fis le tour des fortifications, écrit-il. La ville est forte de cinq portes. Elle est inondée par la porte

de Tournai et par la porte de Notre-Dame. Elle est un peu commandée par la porte de Cambrai... La citadelle est absolument irrégulière... La place est très prenable par la citadelle. » Très prenable par la citadelle, c'est bien ce qu'avaient démontré soixante ans plus tôt les mousquetaires du roi en forçant une poterne pour faire irruption dans Valenciennes.

Au sortir de Valenciennes, Emmanuel de Croÿ galope jusqu'à Mortagne, à deux lieues de Condé. En cette petite ville, la Scarpe, qui arrive de Saint-Amand, rejoint l'Escaut, ce qui facilite la défense de la position, ainsi que l'observe Emmanuel, toujours préoccupé de la guerre en campagne et de la guerre de siège, suivant les enseignements de l'art militaire.

## MESTRE DE CAMP AU ROYAL ROUSSILLON

La permission terminée, notre mousquetaire, à la mi-novembre 1737, a regagné Paris. Dès sa rentrée, il se rend à Versailles, où le cardinal de Fleury, qui a une grande estime pour la princesse de Croÿ-Milendonck, et qui continue à traiter Emmanuel de façon paternelle, le retient à dîner.

« Mon fils, lui dit le vieux premier ministre, vous avez, chez les mousquetaires, appris à obéir. A présent, vous voici apte à commander. Je vous engage à solliciter de Sa Majesté la faveur d'un régiment.

- De cavalerie ? demande Emmanuel.

- De cavalerie, comme il sied à votre rang !

- Combien aurai-je à verser au Trésor Royal ? s'informe le jeune prince, qui sait compter.

- Ce sera une dépense de cent mille livres, répond Fleury. Bonne affaire pour vous, qui allez moissonner des lauriers, et bonne affaire pour l'État, qui s'assure les services d'un officier de belle race. »

Le cardinal transmet alors à M. d'Angervilliers, ministre de la guerre, la demande conforme du jeune candidat, qui, au printemps de 1738, obtient, avec la promotion au grade de mestre de camp, la commission royale pour le régiment de Royal Roussillon cavalerie, cantonné à Guise.

Emmanuel commande aussitôt l'uniforme d'officier de cette unité : habit et manteau bleu roi, avec parements et retroussis rouges, culotte de peau, boutons et galons d'argent, buffleterie de cuir blanc, aiguillette rouge, tricorne bordé d'argent ; et pour son équipage, sellerie sur fond de drap bleu, bordé de rouge. Le 1<sup>er</sup> juin le voici à Guise à la tête du régiment.

## UN REGIMENT A L'ENTRAINEMENT

Dès le 23 juin, l'entraînement commence par l'école d'artillerie au champ de tir de la Fère. Dix huit pièces de canon, dont douze en batterie et six à barbette, c'est-à-dire sur affût derrière parapet, doivent atteindre un but distant d'environ trois cents toises. Notre mestre de camp se voit rafler le prix du meilleur pointeur par le



capitaine de Vandeuil, qui avec une pièce de 24 pulvérisa le but, tout à fait « par hasard » d'après l'appréciation d'Emmanuel. Puis ce sont les manœuvres de cavalerie, auxquelles succède bientôt un exercice de franchissement de l'Aisne : « L'on commença, écrit le prince, par jeter un pont de pontons sur la rivière. Ceux qui étaient chargés de la défendre en retranchèrent la tête avec les haquets. Le pont fut attaqué, sur quoi un renfort étant venu au secours de ceux qui avaient été repoussés, ils reprirent le pont et les haquets, avec un grand feu de part et d'autre. »

Au passage de rivière succèdent devant M. d'Angervilliers des tirs de canons et mortiers. Puis, les sapeurs du génie effectuent une démonstration de mise à feu des mines dans un simulacre de guerre de siège : « On fit sauter une mine considérable, relate Emmanuel de Croÿ, et après le dîner, on alla à l'ouverture de la tranchée contre le polygone, dont le gouverneur fit plusieurs sorties qui furent repoussées, et l'on continua un très grand feu jusqu'à la nuit. »

Ce sont ensuite les quartiers d'hiver du Royal Roussillon, ce qui permet à notre Mestre de camp de rejoindre sa mère à Paris pour les fêtes de fin d'année et les premiers mois de 1739.

## MARIAGE MANQUE

« Ce fut en Mars (1739) de cet hiver, raconte Emmanuel, qu'il fut fort question de mon mariage avec Mademoiselle de la Mothe. Pendant nos voyages, on avait entamé cette affaire... Tout à coup, nous trouvâmes l'affaire comme conclue, sans y avoir presque songé ! »

La jeune fille, pour qui Emmanuel ne se sent aucune inclination, est la fille de la comtesse de la Mothe-Houdancourt qui avait si aimablement logé Emmanuel et sa mère dix ans auparavant en sa campagne d'Issy.

C'étaient le bon cardinal de Fleury et une marieuse improvisée, Madame de Ventadour, qui avaient imaginé ce projet dont ils avaient déjà parlé au roi. Pour sortir de ce mauvais pas, la princesse de Croÿ-Milendonck et son fils ne voient qu'un moyen : appeler à leur secours le fidèle intendant M. Cordier, chargé des intérêts de leur Maison. « Nous fîmes venir assez vite de Condé M. Cordier, relate notre mémorialiste. M. Cordier eut ordre d'aller tout rompre, ce qu'il fit, et ce qui fit beaucoup de bruit ! »

Malgré les inévitables potins de la Cour de Versailles, le jeune prince ne se sent aucune responsabilité dans ce fâcheux incident, et son moral n'en est pas atteint. Son Journal en fait foi : « Je ne laissai pas, écrit-il, que d'être gaillard et de me divertir assez bien. » Ce dont fait foi aussi le Journal, en termes non équivoques, c'est du mauvais état des routes du temps de Louis XV, et du désagrément qu'en ressentaient les cavaliers :

« Le 29 Avril, écrit Emmanuel, je partis de Paris pour Lille, où était le régiment, et où j'arrivai avec bien de la peine, ayant été obligé de courir sur mes fesses pour la première fois, les chemins étant détestables. »

Le séant raffermi par quelques jours de repos, le mestre de camp reprend en mains à Lille son régiment, le présente à M. de Savines inspecteur de la cavalerie, et pour plaire à ses camarades leur offre des parties de chasse et de jeu de paume, et les emmène à la comédie près du Palais Rihour.

## MISSION D'ETUDES ET VOYAGE D'AGREMENT

Au cours de l'été 1739, le prince de Croÿ, sur sa demande, est autorisé à remplir aux Pays-Bas avec deux autres officiers, M.M. de Heere et de Nugues, une mission d'études et d'informations militaires, qui sera aussi un voyage d'agrément.

Le récit inédit de ce voyage donne quelques détails intéressants sur les principales cités des Pays-Bas au 18<sup>e</sup> siècle, mais constitue surtout un rapport sur leurs moyens de défense. Mis en forme de Mémoire par la plume féconde d'Emmanuel de Croÿ, les renseignements recueillis seront, quelques années plus tard, utiles à nos troupes qui, avec Emmanuel lui-même, viendront soumettre à rude épreuve les remparts de ces places fortes.

Le 6 Août 1739, Emmanuel, avec ses amis, part pour Ypres. « De Lille à Ypres, écrit-il, il y a cinq grandes lieues toutes pavées. A trois lieues de Lille, l'on passe le Pont Rouge, qui est la limite des deux royaumes. Ypres est une jolie ville. Il y a sur la place un bel Hôtel de ville, et des Halles où se tient une belle foire pendant le mois d'Août. Il y a, à côté, la Conciergerie, qui est un bon cabaret... »

Après s'être réconforté au bon cabaret, le prince, avec ses compagnons, étudie méthodiquement les moyens de défense de la ville. Il note qu'elle est entourée de sept bastions et de trois grands ouvrages à corne. Elle a quatre portes, qui sont celles du Château, de la Basse Ville, de Bailleul et de Messines.

Cependant, flatté de l'intérêt porté aux remparts par ces touristes distingués, le prince de Hesse-Darmstadt, commandant militaire de la place, les reçoit le soir à sa table et les traite fastueusement... Si fastueusement qu'en quittant leur hôte après force « Prosit ! », les trois amis se trompent de route dans l'obscurité, et se retrouvent à minuit à Cassel, en terre française, après être passés par un « chemin du diable ! »

A Cassel, nos voyageurs logent dans le meilleur « cabaret » et M. de Nugues s'improvise cuisinier. Quant à Emmanuel, amateur de vastes panoramas, il fait un tour d'horizon du haut de ce mont d'où l'on a, suivant son Journal « la plus riche vue du monde ». Avec sa vue d'aigle, il distingue, écrit-il, « jusqu'à 33 villes et plus de 200 clochers ».

Après la visite de l'abbaye des Récollets sur le Mont des Cats, le voyage se poursuit vers Bergues Saint Vinoc, petite place forte devenue française depuis le traité des Pyrénées. Grâce à ses canaux et ses écluses, cette position, juge Emmanuel, peut être défendue facilement contre un retour de l'ennemi.

Poursuivant leur route vers Dunkerque, les voyageurs trouvent à leur droite le « Fort Carré Français » qui protège le passage entre les deux villes, et plus loin le « Fort Louis » entièrement démoli

Dunkerque, démantelée à la requête de l'Angleterre en exécution du traité d'Utrecht de 1713, apparaît à Emmanuel comme « une grande et belle ville maritime bien bâtie et bien pavée. » Il constate avec regret qu'on avait fait boucher le port ; mais une tempête - un peu aidée, observe malicieusement Emmanuel, par les gens du lieu - a renversé tous les obstacles, et les vaisseaux de trente pièces de canon y entrent présentement. Les plus grands restent à la rade, qui est des meilleures. »

Escaladant la haute tour qui domine le centre de la ville, et dont Emmanuel compte consciencieusement les 264 marches, les voyageurs jouissent d'une vue ad-

mirable « voyant, écrit notre mémorialiste, toute la Flandre du côté de la terre, et découvrant plus de quinze lieues en mer, de telle manière qu'il ne peut sortir un vaisseau de la Tamise, qu'on ne le voie : c'est ce qui a engagé les Anglais à insister sur la démolition de Dunkerque. »

Mais il est temps d'entrer aux Pays-Bas.

## DE DUNKERQUE A OSTENDE

Après leur fausse entrée d'Ypres, voici les voyageurs revenus en terre d'Empire. Le 11 Août 1738, ils galopent allègrement à marée basse sur la grève, de Dunkerque à Ostende. Agréable promenade qu'Emmanuel décrit en ces termes : « La mer à votre gauche, toute remplie de barques de pêcheurs, vous donne le plus beau coup d'œil du monde : en nombre infini, des goélands, hirondelles de mer et autres oiseaux, qu'on peut tirer. Nous y vîmes un gros marsouin jeté sur le sable. »

Nieuport, à l'embouchure de l'Yser, est, sur la côte, la première ville en territoire d'Empire. Comme Ypres et Bergues, les jeunes officiers l'estiment facile à défendre du côté de la terre grâce à son système d'écluses qui permet d'inonder quatre lieues de pays. Remparts médiocres, éboulés. La ville peut être attaquée au canon par la mer, et n'a qu'une faible garnison de cinquante hommes.

A Ostende, le front d'attaque possible, d'après leurs observations, se trouve dans les dunes, en venant de Dunkerque. Mais ce passage est défendu par un tel nombre d'ouvrages qu'Ostende apparaît « une des plus fortes places des Pays-Bas. »

Les jetées de bois qui, de cent pas en cent pas, protègent le littoral contre la mer sont rongées par les vers, et un major autrichien fait part à Emmanuel de sa crainte d'une submersion de la ville.

## VISITE DE BRUGES ET GAND

Arrivés à Bruges, qui est distante de six lieues d'Ostende, les trois Français admirent, à Notre-Dame, la célèbre Vierge de Michel-Ange et les mausolées de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne, et visitent les églises de Jérusalem et du St-Sauveur, les palais communaux, les galeries de tableaux et le Beffroi. Le port reste accessible aux gros vaisseaux, mais la ville se ressent des malheurs du temps et de l'hostilité des Hollandais. Elle a perdu la moitié de sa population, et ses fortifications sont tombées. Il reste six portes de ville : celles d'Ostende, de Damme, de Ste-Croix, de Gand, de Ste-Catherine et des Maréchaux, qui ne défendent plus grand'chose.

M. de Heere, qui se rend aux eaux de Spa, laisse Emmanuel et M. de Nugues poursuivre leur mission. Ces derniers prennent le coche d'eau pour Gand. Les chaises de poste sont chargées sur le coche, et les chevaux suivent par la digue.

Gand apparaît à nos visiteurs, avec son château fortifié historique, comme la plus grande ville de toute la Flandre, mais où, faute de commerce, la population ne se développe pas. Ce 15 août, la cité est en fête. Les deux amis admirent le péri-

style de l'abbaye de St-Pierre et les mausolées de la cathédrale St-Bavon, ainsi que les armoiries des chevaliers de la Toison d'Or, qui y tinrent un Chapitre : « Partout j'y vis les nôtres » constate Emmanuel en contemplant ces armoiries.

Charles-Quint est né à Gand et sa statue s'élève place du Vendredi. A un angle de la place, les voyageurs voient un énorme canon de deux pieds de diamètre, surnommé par les Flamands « Dulle Grete », Marguerite l'enragée. C'est la pièce d'artillerie utilisée par Philippe van Artevelde, capitaine des Gantois, lors du siège d'Audenarde.

Après un dîner de gala offert par le gouverneur, les voyageurs visitent les fortifications, presque entièrement démolies en 1708. Puis, en chaise de poste, Emmanuel et M. de Nugues parcourent les onze lieues qui les séparent d'Anvers. Ils sont étonnés de la propreté des bourgades flamandes et admirent les peintures des pignons des maisons et les belles tuiles dont elles sont couvertes.

Anvers est défendue par la « Tête de Flandre » un ouvrage à couronne. En outre, l'Escaut est très large en cet endroit, et il faut passer le fleuve avec chaises et chevaux sur des bacs de mauvaise construction.

L'auberge du « Grand Laboureur » accueille les deux officiers, sur la place de mer. Fidèle à son goût de précision, Emmanuel note que la cathédrale Notre-Dame a une tour de 466 pieds. Il va voir le tombeau de Rubens, à l'église St-Jacques, les tableaux de grands maîtres flamands, en l'église des Carmes, la Maison de Ville, et la vieille Bourse avec ses 42 piliers sculptés tous différents.

Le port d'Anvers paraît magnifique, et c'est grâce à son transit portuaire que la ville fut autrefois l'une des plus riches du monde. Mais ce temps est révolu, à cause des mauvais voisins : « Les Hollandais, explique Emmanuel, par le moyen du fort Lillo (dans le chenal) empêchent tous les vaisseaux d'y arriver, et font que cette ville, ainsi que Bruges et Gand, n'est point à moitié habitée. »

Quant aux fortifications, Emmanuel les estime peu efficaces : deux portes sont attaquables, n'étant défendues que par un bon rempart, un fossé et un chemin couvert. Aux deux extrémités de la ville, il y a deux doubles batteries sur la rivière.

## A MALINES ET LOUVAIN

Le 19 août, les voyageurs sont à Malines, renommée pour sa dentelle, mais fort peu peuplée. La cathédrale Saint-Rombaut possède une haute tour en haut de laquelle Emmanuel ne manque pas de grimper, pour considérer le panorama de la ville et se faire une idée des remparts, qui ne sont que des murs de terre, et ne sont défendus par aucune garnison.

Après un bon déjeuner au cabaret « La Grue », tenu, malgré son enseigne équivoque, par des aubergistes fort convenables, les deux amis gagnent Louvain par une belle chaussée rectiligne de quatre lieues. La Collégiale St-Pierre, l'église des Jésuites, la Maison de Ville avec sa façade à l'antique, et surtout, près de la porte de Bruxelles, la Chartreuse, avec ses vitraux aux armes des Croÿ, retiennent l'intérêt des visiteurs, qui se promènent dans les bâtiments de la célèbre Université. Il y a à Louvain plus de quarante collèges, dont le plus remarquable est le « Neuf Collège » qui enseigne les Humanités.



Les Halles de Louvain comprennent, en bas, deux salles pour l'académie de peinture, et en haut une salle pour les cours de théologie, une pour les carabins et une pour les juristes.

A côté, la Bibliothèque, grand vaisseau du meilleur goût.

Les remparts de la ville ne sont, aux yeux des deux officiers, qu'une mauvaise muraille, et le château dit de César, qui s'élève en un point stratégique près de la porte de Malines, et où Charles Quint et ses sœurs ont passé leur jeunesse, n'est plus qu'un souvenir historique, tombant en ruines.

## L'ARSENAL DE BRUXELLES

Le 21 août à Bruxelles « habitée par beaucoup de noblesse » et capitale du Brabant, le prince de Croÿ a l'occasion d'être présenté à l'Archiduchesse, épouse du gouverneur autrichien des Pays-Bas. Ce n'est certes pas le coup de foudre ! « Je lui baisai la main, écrit-il. Elle était bonne, mais bien laide ! ». Mais à la Cour de Bruxelles, ce qui intéresse le plus Emmanuel, c'est l'Arsenal.

« Aux écuries de la Cour, relate-t-il, il y a ce que l'on appelle l'Arsenal : C'est un assemblage d'anciennes armures, dont le détail est ici joint, il y a là des morceaux extrêmement curieux pour les voyageurs. »

Le détail qu'a joint Emmanuel à son manuscrit est un catalogue imprimé plein de fantaisie dont il faut citer quelques extraits :

« Les armes de fer blanc de Philippe le Bon.

L'étendard de feu François 1<sup>er</sup>, roi de France, lorsqu'il fut fait prisonnier à Pavie.

Les armes de feu l'archiduc Léopold, général des Espagnols : il a reçu un coup de fusil sur ycelles.

Les armes de feu le duc de Lorraine : il a reçu un coup de fusil et il est resté sur la place.

Les armes de don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles Quint, qui gagna la bataille de Lépante.

La chemise de mailles de Charles Quint, avec deux poignards, et une lanterne avec laquelle il allait, la nuit venue, voir ce qui se passait dans la vile de Bruxelles.

Le berceau de Charles Quint.

Les armes de fer blanc de Charles le Hardi duc de Bourgogne, tué à la bataille de Nancy par les Suisses »

Suivent les chevaux empaillés. D'abord, un galant coursier :

« Le cheval rembourré de feu l'archiduc Léopold : il faisait la révérence aux dames et se mettait à genoux. »

Puis, un héroïque destrier :

« Le cheval rembourré de feu l'archiduc Albert, qui lui sauva la vie au siège d'Ostende, et son épitaphe en latin. »

L'archiduc Albert, gendre de Philippe II, avait eu son cheval tué sous lui à Ostende, lors d'une révolte anti-espagnole, et cet événement était commenté en vers latins qui magnifiaient le sacrifice du cheval :



« Archiduci Alberto substravi tergora quondam,  
Illumque eripui pugnans hostilibus armis,  
Cum vel ei, mihi vel, mors subeunda fuit »

Essayons de traduire en vers français cette épithape épique et hippique :

« A l'archiduc Albert j'ai servi de monture,  
Et j'ai pu l'arracher, mais la lutte fut dure,  
Au fer de l'ennemi, dont il allait périr :  
C'était ou lui ou moi. J'ai choisi de mourir ! »

## RETOUR ET RECEPTIONS A LA COUR

Les plus agréables voyages ont une fin. Enchantés de leur visite de l'Arsenal, les deux voyageurs regagnent la France. Après quelques parties de chasse et un court séjour à Condé, le prince de Croÿ repart le 13 septembre pour Paris. Dans le Cambrésis, les routes ne sont pas meilleures qu'en avril : « Je fus obligé, constate-t-il de nouveau, de courir sur mes fesses de Cambrai jusqu'à Roye, les chemins étant affreux. »

A Paris, Emmanuel apprend que sa mère est fort malade à Champigny, où elle a loué une propriété. Bon fils, il s'installe à son chevet et durant un mois il la soigne jusqu'à complète guérison.

De retour avec sa mère à Paris vers la mi-octobre, il achète au duc d'Anceins, pour 1.330 livres, trois chevaux de chasse, afin de suivre la Cour en forêt de Saint Germain et de Fontainebleau. Grand veneur héréditaire du Hainaut, il a en outre à sa disposition Brutalin, Mirliton et Indolent, trois chevaux de l'écurie royale.

Le 21 Décembre 1739, faveur remarquée, Louis XV qui, ce jour là, va à la chasse dans une voiture à six places, lui fait l'honneur, à l'aller comme au retour, de le faire asseoir sur ses genoux, puis, devant les courtisans, de lui dire « Monsieur de Croÿ, faites moi la grâce de souper chez moi après la chasse! » « C'était la première fois - hors en 1736 étant à Compiègne Mousquetaire - rappelle Emmanuel, que j'avais eu cet honneur en public. »

Le roi en effet apprécie les fervents de la chasse, et favorise de plus en plus souvent Emmanuel de ses invitations aux soupers qui suivent l'hallali. Assez casse-cou, notre prince manque un jour, à Sèvres, d'être culbuté par un cerf. Peu après, l'un de ses chevaux le désarçonne rudement, ce qui lui vaut une nouvelle attention royale : le soir même, Louis XV lui donne le bougeoir. « Le roi, écrit Saint Simon, faisait tenir tous les soirs à son coucher le bougeoir par un courtisan qu'il voulait distinguer. »

A Versailles pour les fêtes du nouvel an 1740, Mesdames de France, filles du roi, organisent un bal masqué auquel, le 3 février, se rend le prince de Croÿ. Quelques jours plus tard, le roi lui-même donne une grande réception au château de Marly, et le prince s'y rend « ayant demandé, écrit-il, à être polisson » Polisson ? subtilité de la langue française, ce terme désigne un invité logeant en ville, faute de place au château !

## EN FRANCHE COMTE ET EN SUISSE

Après un hiver terriblement rigoureux, voici le printemps, et Emmanuel rejoint en Franche-Comté le Royal Roussillon, dont les quartiers d'hiver se terminent. Le 9 mai, malgré sa santé « toujours bien délicate », il arrive à Gray où son régiment occupe les casernes qu'a laissées subsister Louis XIV lorsqu'il a pris et démantelé la ville. Le 21 mai, il passe en revue son unité, et il la présente en bel état au lieutenant général de Vaudrey qui vient l'inspecter peu après.

Curieux de connaître la Suisse, voisine de sa garnison, le jeune prince y fait un voyage de quelques semaines, prend des notes d'amateur géographe, et est de retour à Paris en fin août.

## DISETTE A PARIS

Emmanuel rentre dans la capitale à un moment critique.

« Dans le milieu du mois de septembre 1740, observe-t-il, le pain devint très cher à Paris. Il alla jusqu'à cinq sols la livre, de sorte que cela excita une petite émeute dans le peuple. »

Les blés d'hiver ont gelé et les esprits sont échauffés. « L'on cria misère, au lieu de Vive le Roi ! » note Emmanuel, relatant le mauvais accueil fait à Louis XV qui traversait Paris en carrosse. Quant au paisible cardinal de Fleury, il a la mauvaise idée de passer place Maubert près d'une boulangerie assiégée par les ménagères ; reconnu, le vieux prélat est pris à partie : « les femmes l'arrêtèrent avec grand tumulte, dont il eut une extrême peur. » Pour lutter contre la disette, le Parlement interdit le pain de fantaisie, et la vente de farine pour poudrer les perruques, mais ces mesures paraissent dérisoires au prince de Croÿ, qui est très sensible aux misères du peuple. Il note avec regret que « le pain continua très longtemps à être cher. »

## DECES DE L'EMPEREUR CHARLES VI DE HABSBOURG

Les mauvaises nouvelles continuent : le 30 octobre 1740, un évènement de la plus grande gravité pour qui connaît la situation internationale, se produit à Vienne. L'empereur Charles VI de Habsbourg décède « d'une inflammation du bas ventre » au dire d'Emmanuel, et d'une indigestion de champignons, précisent certains historiens. « Cette nouvelle, ajoute notre mémorialiste, la plus grande qui pouvait arriver en Europe, est l'époque du commencement des grands évènements. »

La France, en effet, sous l'influence du parti anti-autrichien, va susciter et soutenir un rival pour la succession au trône des Habsbourg, contre la fille de Charles VI, Marie-Thérèse « reine de Hongrie ». Le rival est l'électeur de Bavière, neveu par alliance de l'empereur défunt : et ce sera dans quelques mois la longue guerre dite de « succession d'Autriche »

A Versailles, en raison des risques de guerre, l'atmosphère est à la morosité, en cette fin d'année 1740. Invité plusieurs fois aux soupers du roi, Emmanuel s'échappe ensuite pour rejoindre la maison de campagne de Champigny et y goûter avec sa mère « une vie douce par la gaieté et le repos champêtre. »

## TRISTE FIN D'ANNEE 1740

La douceur de la vie familiale des Croÿ contraste avec l'inquiétude qui sévit dans le royaume. Le pain reste hors de prix : cinq sols et demi à Paris, et jusqu'à sept sols et demi en Flandre...

Aux bruits de guerre et à la disette s'ajoute le fléau des inondations. Presque toutes les rivières de France ont débordé, et « l'on alla en bateau, écrit Emmanuel, dans un tiers des rues de Paris... Dans les rues, j'accrochais, en chaise et en carrosse, des bateaux ! »

Le pouvoir royal fait ce qu'il peut pour secourir les victimes de la disette et des inondations, que les Œuvres charitables ne suffisent pas à soulager. Des taxes de détresse sont créées, ainsi qu'une loterie royale. Mais l'année s'achève dans les soucis pour tous et dans la misère pour une partie du peuple : « la fin de cette année, conclut le prince de Croÿ, fut aussi lamentable que son commencement. »



André  
Delcourt

**LE DUC DE CROÏ**  
MARÉCHAL DE FRANCE

50  
50  
50  
+ 30



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

